

Guerrier ! moi j'ai lu dans ton âme
 Brillante aux yeux comme ta lame,
 Dès longtemps j'ai su te chérir ;
 Quand j'érige ici ta statue
 Ce n'est pas à l'homme qui tue
 Mais à l'homme qui sait mourir.

Celui qui frappe avec le glaive
 Périt par le glaive à son tour.
 Il le sait ! la mort qui l'enlève
 L'a vu sourire avec amour.
 Pour aller où l'attend le sage,
 Il choisit le plus court passage,
 Toujours prêt quand il faut partir ;
 Baptisé dans le sang qu'il donne
 Il reçoit là-haut sa couronne
 Des mains d'un Dieu qui fut martyr.

Tous ces trésors dont tu te pares,
 O toi qui ne sais plus mourir,
 Ils appartiennent aux Barbares
 S'il veulent bien les conquérir.
 Vantez-moi tout vos arts serviles !
 J'entends aux portes de vos villes,
 Des pieds lourds chaussés d'éperons ;
 Et les esclaves des Vandales
 Viennent essayer leurs sandales,
 O rêveurs, sur vos nobles fronts.

Vous n'entendez là ni la voix niaise du chauvinisme, ni la voix rauque et stridente de la révolution, mais le chant du guerrier et du chrétien, où les sentiments chevaleresques et une noble philosophie se rejoignent aux sommets les plus élevés de la pensée.

Dans la *Symphonie alpestre*, la dernière pièce du recueil, M. de Laprade s'est peint lui-même avec des traits qui ne se peuvent méconnaître. Frantz, ce n'est ni un proscrit, ni un vaincu de nos discordes civiles ; c'est le poète, c'est lui ; mais c'est lui tel que l'a fait la double maturité de l'âge et de la douleur. Le voilà avec sa haine des cités et son dégoût des hommes, son amour de la nature et sa fière passion des solitudes. Un jour que ses antipathies natives l'ont saisi avec plus